

Jour de l'An

Dominique Lavallée

Number 66, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavallée, D. (2004). Jour de l'An. *Brèves littéraires*, (66), 96–101.

DOMINIQUE LAVALLÉE

Jour de l'An

Rébecca a beau prendre de grandes inspirations, elle demeure tendue et anxieuse. Dans quelques minutes à peine, les invités vont arriver. Les plats sont pourtant prêts, la table est mise et son copain surveille la cuisson des petits fours qui ont pris une appétissante teinte dorée. Ce ne sont pas n'importe quels invités qu'elle attend ; ce sont les membres de sa famille. Elle se sert un autre verre de vin qui a tôt fait de la relaxer.

On sonne. Son cœur se crispe.

— Bonne année, maman !

La mère entre non sans quelques difficultés puisque le vestibule est étroit et que son vieux père lui pousse dans le dos. L'oncle de Rébecca, Magella, attend patiemment dehors, coincé derrière son aïeul, malgré les moins dix-huit degrés Celsius. Rébecca embrasse sa mère à la volée, au moment où celle-ci se penche pour ôter ses bottes. Mère et fille échangent un sourire furtif et confus.

— Bonsoir, grand-papa, et bonne année ! dit Rébecca avec entrain, même si elle ressent de la tristesse en apercevant une canne à sa main. Elle se garde bien d'y faire allusion. Le déclin des capacités de l'ancêtre met toute la famille mal à l'aise.

— Qu'est-ce qu'on te souhaite, grand-papa ?

Rébecca regrette aussitôt sa question. À quatre-vingt-dix ans, que peut-on souhaiter à un homme ? La vie éternelle ?

Le grand-père, à l'oreille encore affûtée, fait comme s'il n'avait pas entendu, puisqu'il ne répond rien. Rébecca pense au verre de vin qu'elle a laissé à la cuisine et se dandine tout à coup de droite à gauche. Son niveau de stress monte d'un cran. Elle cherche des yeux son copain Charles, afin qu'il lui donne le courage nécessaire pour affronter la suite. Mais il s'affaire d'urgence à sortir du four les canapés qui commencent à brûler. Pas de chance.

Rébecca agrippe le manteau de sa mère au moment où son grand-père lui tend le sien avec brusquerie. Elle suspend en vitesse celui de sa mère et attrape au vol le parka sale et sans âge que son grand-père laisse choir. Rébecca se demande si le chien de grand-père, qui se gratte sans arrêt, n'aurait pas infesté de puces ce manteau. Par prudence, elle le place un peu à l'écart des autres dans la garde-robe. Elle invite les nouveaux arrivants à s'asseoir au salon. Charles vient les saluer. Rébecca en profite pour tremper ses lèvres dans le vin.

À la porte, on sonne à nouveau.

— Annabelle ! Bizou ! dit Rébecca en embrassant sa sœur cadette.

Rébecca interrompt son geste pour accueillir maladroitement Stéphane, le copain d'Annabelle, sans trop insister.

Les deux invités passent au salon où Charles sert les canapés. L'oncle Magella ne prend pas la serviette que lui tend Charles, et pige quatre petits fours qu'il

dépose sans façon sur ses genoux. Lorsqu'il mord dans la pâte feuilletée, une avalanche de flocons s'émettent sur le plancher et le canapé sur lequel il est assis.

Constatant avec désarroi que seul Stéphane parle à Annabelle, son unique auditrice, Rébecca se précipite vers le lecteur de disques pour y insérer une compilation des plus grands succès des années cinquante. Ces mélodies du bonheur réussiront-elles à raviver la flamme familiale ?

Assis depuis peu, le grand-père se relève avec peine à l'aide de sa canne. Suivi de près par Rébecca, il gravit lentement les marches dans l'intention de visiter l'étage supérieur rénové.

Parvenu au second palier, il se dirige vers la salle de bains.

— Tu as dû payer au moins cinq mille piastres pour rénover ta maison, hein ?

Rébecca se sent coincée. Elle préférerait ne pas mentir à son grand-père, mais ce dernier serait consterné d'apprendre que les rénovations ont coûté dix fois plus cher.

— Oui, environ.

Le grand-père, qui n'est pas dupe, pousse un bruyant soupir de découragement et fait demi-tour en direction de l'escalier. Rébecca ressent un douloureux pincement au cœur. Elle sait qu'elle a déçu son grand-père.

Une heure s'écoule à échanger des banalités avant que Charles n'annonce aux invités qu'ils peuvent passer à table.

Rébecca réveille sa mère assoupie sur le divan et l'invite à rejoindre les autres convives.

La tête plongée dans leur bol à soupe, les invités espèrent fuir le très ennuyeux soliloque de l'oncle Magella qui s'est mis en tête d'offrir une leçon gratuite sur l'art séculaire de fabriquer des voiliers. La voile est sa passion et son seul sujet de conversation.

— Elle est bonne ta soupe, coupe le grand-père à l'intention de Rébecca. J'aime autant plus aller dans les restaurants où il y a des buffets. Je mange toujours trop et quand j'arrive à la maison, je vomis tout. C'est du vrai gaspillage.

Cette déclaration, dite sur un ton grave, n'appelle pas de réplique. Voyant que personne ne lui répond, le vieux se met à gratter frénétiquement le dessus de son crâne chauve affecté d'une maladie de peau non identifiable.

C'est au tour de Stéphane, le copain d'Annabelle, d'assommer la tablée en vantant les mérites du bouddhisme. Il y met une telle ardeur qu'on jurerait qu'il reçoit une prime à chaque nouvelle adhésion.

« Il y a des guerres partout dans le monde. En se levant le matin, on doit se demander : "Aujourd'hui, est-ce que je vais contribuer à augmenter l'agressivité dans le monde ?" Bouddha a dit : "Plutôt qu'une mauvaise action, qui après coup fera souffrir, mieux vaut accomplir une bonne action, qui ne laisse aucun repentir". Ça fait réfléchir quand même... »

Charles, qui a quelques notions en la matière, mais déteste les endoctrineurs, murmure que Bouddha a

aussi dit : « Qui parle beaucoup, pour autant n'est pas un sage ».

— Qu'est-ce que tu as dit, Charles ? demande la mère de Rébecca qui croit être la seule à ne pas avoir entendu.

— Ce n'est pas important.

— Vous êtes des païens ! Vous méritez tous d'aller en enfer !

Pendant que Rébecca suffoque, les invités voudraient bien être « téléportés » sur Mars.

— Calme-toi, grand-papa, tout le monde ici est catholique. Il disait ça pour rire, n'est-ce pas Stéphane ? implore Rébecca en faisant de gros yeux à Stéphane, qui s'empresse de répondre :

— Bien oui, Monsieur Rivard, je faisais seulement des farces.

Le grand-père se lève néanmoins pour retourner dans le fauteuil au salon, prétextant qu'il n'a plus faim, et recommence à se gratter le crâne, l'air bougon et le regard perdu dans ses pensées.

Rébecca se verse un autre verre en se demandant si elle va tenir le coup.

Pour faire diversion, la mère de Rébecca lance :

— Figure-toi donc que l'autre jour en allant magasiner, j'ai rencontré Daniel Goyette, ton ancien copain de classe. J'étais fière de lui dire que tu t'étais finalement mariée.

— Tu ne lui as pas dit que j'étais ornithologue ? Il me semble que c'est plus important...

Rébecca n'a pas pu s'empêcher de faire cette

remarque, blessée que sa mère dissimule à tout le monde qu'elle a embrassé la carrière de son choix, qu'elle désapprouve depuis le début. Sa mère lui avait pourtant expliqué cent fois son point de vue : « Mais ma chérie, personne ne sait ce que signifie le mot "ornithologue" et ça me gêne beaucoup devant les gens. Quand je leur dis ce que c'est, ils croient que tu travailles dans une animalerie ! Mais quand je leur dis que tu t'es mariée, là au moins ils comprennent ce que ça veut dire. »

Rébecca déglutit dans l'espoir de dénouer le nœud qui s'est formé dans sa gorge. Sa mère ne s'aperçoit évidemment pas qu'elle a chagriné sa fille et reprend d'autres petits cornichons sucrés.

Vers la fin du repas, l'oncle Magella discute avec Stéphane. Leurs échanges semblent décousus aux oreilles de tous. Annabelle passe de manière obsessive le rebord de la couture de la nappe sous ses ongles, tandis que la mère replace nerveusement son verre, la salière et la poivrière.

— Quand je suis sur la mer déchaînée, je ne sais jamais si je vais revenir vivant au port. C'est le Destin qui décide, dit l'oncle, pensif.

— Quêter l'aumône ne fait pas le *bhikkhu*. Il faut adopter la Loi. Mendier seulement ne suffit pas, répond étrangement Stéphane.

Tous, à l'exception du grand-père, cherchent désespérément un autre sujet de conversation.

N'y tenant plus, la mère de Rébecca s'exclame :

— C'était un sacré bon souper, mais je dois reconduire grand-père chez lui. Il est si fatigué...